

Vieillesse, modernisation et foyers (note de lectures)

Renaud Santerre

Vieillir et mourir : repères et repaires

Volume 6, Number 3, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006101ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006101ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

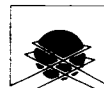
[Explore this journal](#)

Cite this article

Santerre, R. (1982). Vieillesse, modernisation et foyers (note de lectures). *Anthropologie et Sociétés*, 6 (3), 105–114. <https://doi.org/10.7202/006101ar>

VIEILLESSE, MODERNISATION ET FOYERS

note de lectures



Renaud Santerre
Département d'anthropologie
Université Laval

Récente et d'une densité relative, la littérature anthropologique sur le vieillissement comporte maintenant un certain nombre de titres sur lesquels il convient d'attirer l'attention de l'anthropologue non-spécialiste et de l'apprenti-gérontologue.

La présente note de lecture vise à situer quatre ouvrages, ceux de Simmons (1945), de Cowgill et Holmes (1972), de Keith Ross (1977) et de Myerhoff (1979), dans deux des voies qu'empruntent les chercheurs pour étudier la vieillesse dans une perspective anthropologique : la voie des études comparées de sociétés globales et celle des études de micro-milieus, de ces communautés plus ou moins artificielles et fermées que sont les foyers, centres d'accueil ou de jour.

▣ Études comparées de sociétés globales sous l'angle du vieillissement : la théorie de la modernisation

L'entrée de l'anthropologie dans le champ du vieillissement s'est faite en 1945 par la voie royale d'une étude comparée de 71 sociétés globales appartenant toutes au type dit « primitif ».

◆ Simmons et le rôle des vieillards dans la société primitive

Puisant aux sources des *Human Relations Area Files*, dont il était avec George Peter Murdock, son collègue à Yale University, l'un des promoteurs, Leo W. Simmons est le premier anthropologue, dans *The Role of the Aged in Primitive Society*, à se pencher systématiquement sur le phénomène de la vieillesse et à en étudier les variations d'une société à l'autre.

Isolant quelque 109 traits culturels dont il mesure le degré de présence dans chacune des sociétés en rapport avec l'un et l'autre sexe, Simmons met en relation ces traits culturels entre eux et avec le rôle, le traitement et le statut accordés aux vieillards des deux sexes dans ces 71 sociétés. Cette mise en relation se fait grâce à des (1146) calculs de corrélation simple.

Se situant au départ dans le cadre d'un type homogène de sociétés, il en arrive cependant à dégager des différences de traitement à l'endroit des vieillards suivant que le genre de vie d'une société « primitive » repose principalement sur la cueillette, la chasse, la pêche, l'élevage ou l'agriculture.

Le développement de ses huit chapitres sur la nourriture, les droits de propriété, le prestige, les activités générales, l'activité socio-politique, le savoir, la magie et la religion, la famille et ses fonctions ainsi que sur les réactions devant la mort l'incite, de façon très dogmatique, à formuler sous forme de tendances les corrélations qu'il découvre entre certains traits relatifs aux personnes âgées.

On pourrait synthétiser ses analyses et les tendances qu'il dégage sous la forme générale suivante : le rôle des vieillards dans les sociétés primitives est relativement important du fait qu'ils sont les dépositaires éminents du savoir et de la culture du groupe; leur statut est d'autant plus élevé dans le cas des hommes que la société dont ils font partie est plutôt sédentaire, repose comme genre de vie sur l'agriculture ou l'élevage, dispose d'un système de chefferie plus centralisé et d'un sacerdoce institutionnalisé et obéit surtout, au plan familial, à la règle de filiation patrilinéaire et à l'autorité patriarcale; le statut des vieilles au contraire est plus favorisé dans les sociétés qui ont des caractéristiques inverses et, en particulier, obéissent à la règle de filiation matrilineaire.

L'intérêt d'un tel ouvrage est d'avoir attiré l'attention des anthropologues sur un aspect longtemps négligé de la vie en société et, pour les spécialistes occidentaux de l'intervention sociale que sont les gérontologues, de relativiser leur perception du « problème » social de la vieillesse et de leur fournir des modèles alternatifs de vieillissement.

On a beaucoup épilogué sur les limites de l'œuvre de Simmons, qui sont en bonne part les défauts mêmes qu'on trouve au système des *Human Relations Area Files* : nombre limité de sociétés retenues, limites de la documentation sur chacune d'elles qui est inégale et a été recueillie à des fins autres que celle de la comparaison.

Il n'empêche que le traitement systématique imposé par Simmons à une documentation de seconde main sur 69 sociétés (hormis les Hopi et les Navaho qu'il connaissait personnellement) a défini de nouveaux horizons,

inspiré une pléiade de travaux¹ et posé les premiers jalons de ce qui allait bientôt devenir la théorie de la modernisation.

◆ Cowgill et Holmes : la théorie de la modernisation

Simmons s'était penché en 1945 sur « la » société primitive. Des études au début des années '60 ont porté sur les sociétés industrielles, dont certaines avec une visée comparatiste analogue à celle de Simmons. C'est le cas en particulier de l'ouvrage collectif sous la direction d'Ethel Shanas (1968), *Old People in Three Industrial Societies*. Les trois sociétés en question sont l'Angleterre, le Danemark et les U.S.A. Les auteurs avaient une connaissance personnelle de ces trois sociétés, qui figurent dans l'ouvrage sous forme non de trois monographies juxtaposées, mais bien d'analyses comparées thème à thème, comme chez Simmons.

Le besoin toutefois se faisait sentir d'une théorie générale, apte à intégrer tous les types de sociétés : « primitives » et modernes.

Cette théorie générale, c'est Donald O. Cowgill qui va la formuler à partir d'un symposium de 1966 sur « le rôle des vieillards dans diverses sociétés primitives et paysannes » (thème clairement inspiré de Simmons), symposium qui débouchera sur la publication en 1972 d'un ouvrage collectif : *Aging and Modernization*.

Cet ouvrage, auquel ont collaboré dix-huit auteurs (8 anthropologues, 7 sociologues, 2 psychologues et 1 travailleur social) se présente sous la forme suivante : le premier chapitre établit une première formulation de la théorie; suivent les 15 gérontographies allant des Sidamo d'Ethiopie et des Bantous d'Afrique du Sud jusqu'aux U.S.A. et à l'U.R.S.S. en passant par l'Irlande, l'Autriche, la Thaïlande, la Norvège, et Israël qui se mérite deux monographies, l'une sur la vieillesse dans la société en général, l'autre dans les Kibboutz. Deux chapitres sur des thèmes généraux, le veuvage et la dépendance, précèdent la conclusion qui reformule la théorie à la lumière des cas présentés. Pour tenir compte des critiques reçues, Cowgill revisera en 1974 sa théorie et précisera en particulier son concept de modernisation (Cowgill 1974).

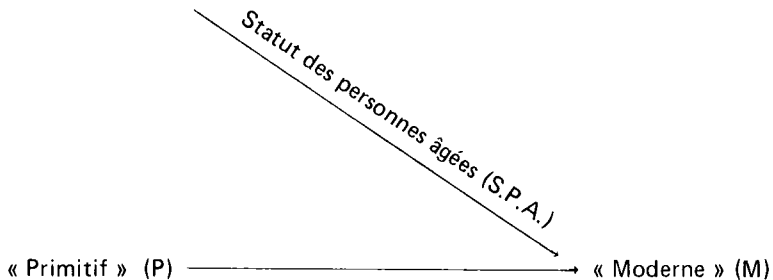
Il s'agit bien d'une théorie anthropologique générale : on *compare* des sociétés *globales* relevant de *tous* les types. La théorie est formulée de façon à pouvoir être « testée » : les matériaux utilisés pour la vérification sont recueillis de première main par les auteurs de monographies qu'on a recrutés à cette fin précise.

¹ Rares sont les travaux en gérontologie depuis 1945 qui ne payent pas, ne fût-ce qu'en passant, leur tribut à l'œuvre du pionnier Simmons.

Voici en termes simples la formulation de la théorie : le statut des personnes âgées a tendance à se dévaloriser à mesure qu'une société se modernise. Formulé autrement, on pourrait dire : moins une société est moderne, plus le statut de ses vieillards y est élevé. Sous forme schématique, on obtient la figure suivante :

FIGURE 1

Schéma initial de la théorie de la modernisation



Toute théorie est un instrument dont la valeur tient à ses caractères, explicatif (logique) et heuristique (prédiction). Dans le domaine du vieillissement, Cowgill et Holmes découvrent (et formulent sous forme de propositions) huit universaux qu'on retrouve partout, et vingt-deux variables qui varient suivant les sociétés. L'explication de ces variations réside dans les quatre dimensions du concept de modernisation logiquement reliées dans la théorie aux variables observées. Quant à la valeur prédictive de la théorie, on a voulu la démontrer en déduisant le statut des personnes âgées dans une société donnée à partir de la seule connaissance de son degré de modernisation. De même à l'inverse la connaissance du statut des personnes âgées permettrait de conclure au degré de modernisation de la société où elles se trouvent.

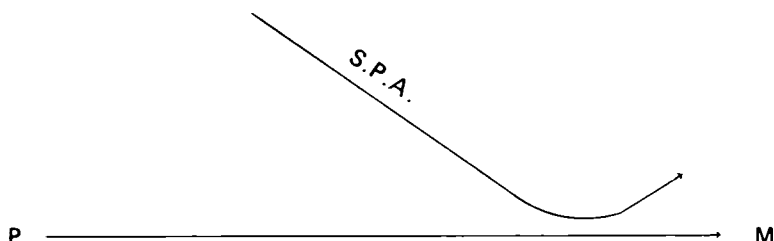
L'intérêt et la valeur d'une telle théorie ne doivent pas faire oublier ses limites. Outre son évolutionnisme sous-jacent, elle constitue une typologie bi-polaire, dont les deux pôles trop univoques s'accrochent assez mal d'une diversité de sociétés, dont Simmons avait déjà reconnu cinq sous-types à l'intérieur du type « primitif ». Cowgill et Holmes éprouvèrent les mêmes difficultés en tentant de classer à proximité du pôle moderne des sociétés comme l'U.R.S.S., les U.S.A. et même Israël. La diversité interne à chacune de ces sociétés ultra complexes s'accroche mal d'une position unique sur un continuum Primitif-Moderne.

La limite fondamentale de ces exercices théoriques à prétention générale n'est-elle pas d'ailleurs de réduire la richesse infinie d'une société globale à un squelette quasi méconnaissable ? La science progresse sans doute ainsi.

On a également reproché à la théorie de la modernisation son relent extrêmement pessimiste et le caractère rectilinéaire descendant du vecteur S.P.A. (Statut des Personnes Agées) à mesure qu'une société se modernise. Cowgill a admis le bien-fondé de certaines critiques, entre autres de Palmore et Manton (1974), en introduisant une touche de curvilinearité dans son vecteur une fois atteintes certaines étapes de la modernisation : le statut des personnes âgées aurait tendance à remonter légèrement dans les sociétés modernisées à mesure que s'instaurent des programmes étatiques de sécurité pour la vieillesse. La figure 2 corrige le fatalisme du déclin que comportait la première formulation de la théorie.

FIGURE 2

Schéma « corrigé » de la théorie de la modernisation



Les nombreuses études de cas entreprises sous le couvert de ou en réaction à la théorie de la modernisation témoignent de sa fécondité au niveau macroscopique de la considération des sociétés globales. Heureusement toutefois qu'au niveau microscopique la recherche ne soit pas en reste.

☐ La vieillesse en foyer : étude de communautés fermées

Plus récemment, des anthropologues en mal de recherche sur le vieillissement ont délaissé la comparaison de sociétés globales et se sont, à la manière anthropologique, — de l'intérieur et à l'intérieur d'une société globale habituellement occidentale — attachés à l'étude de communautés plus restreintes, ouvertes ou fermées.

Laissons de côté les communautés plus ouvertes, tel village ou tel milieu défavorisé, où les vieillards vivent plus ou moins bien intégrés au sein d'une population diversifiée en termes d'âge. Les concepts de sous-culture, de réseau et de minorité sont souvent utilisés dans ces cas.

Les communautés fermées, hospices, centres d'accueil, foyers, présentent un autre intérêt pour le chercheur, peut-être à cause de leur caractère artificiel et surtout par suite de l'exclusivité de leur clientèle âgée. Deux

anthropologues américaines réputées se sont penchées l'une sur une résidence en banlieue parisienne pour retraités de la construction et l'autre sur un centre de jour pour une population juive de Los Angeles.

◆ Jennie Keith-Ross aux Floralias

À la manière d'un Malinowski débarquant en 1915 aux Iles Trobriands et y séjournant deux ans pour étudier sur place la culture d'un millier d'insulaires, Jennie-Keith Ross, pour son terrain de recherche post-doctorale, jette son dévolu sur une résidence de retraités de la construction en banlieue parisienne, les Floralias, elle y séjourne douze mois en 1969-70 en compagnie de son mari, le politicologue Marc Howard Ross. Rien de plus classique que cette étude anthropologique d'un isolat culturel à l'intérieur de la société française par une jeune (26 ans) anthropologue dont l'âge, l'origine et la formation américaines constituaient un gage suffisant de distanciation. L'ouvrage qui en est résulté en 1977 (Ross 1977), et dont le style conserve des relents d'académisme, figure parmi une collection d'articles (Ross 1973, 1974; Keith 1980) dont la diversité témoigne de la richesse des observations.

La résidence choisie, en fait un édifice de ciment de 14 étages d'une capacité de 150 bénéficiaires, ouvrit ses portes en décembre 1968 en accueillant un premier contingent de 30 pensionnaires. À l'arrivée des Ross huit mois plus tard, leur nombre s'élevait à 80 et 50 autres furent admis pendant les douze mois de la recherche, si bien qu'en juillet 1970 les Floralias abritaient 127 pensionnaires. La moyenne d'âge s'établissait à 75 ans. On y trouvait 14 couples mariés et 6 couples non-mariés. Les femmes représentaient 64% de la population totale; 22% étaient mariés, 69% veufs, 9% célibataires ou divorcés; 47% avaient des enfants. Compte tenu de l'ouverture récente, la durée moyenne de résidence aux Floralias s'établissait à 12 mois en juillet 1970.

L'observation participante pratiquée par Jennie Keith-Ross, et dont elle fera plus tard la théorie (Ross et Ross 1974) lui fit découvrir le rôle central de la salle à dîner² dans la vie de cette communauté en formation. Le clivage politico-religieux et même les conflits entre les deux clans principaux, socialistes-communistes vs chrétiens centristes, y représentaient une fonction de socialisation aux valeurs de la nouvelle communauté.

Ross fonde son étude principalement sur les concepts de communauté, de statut et de socialisation. Il s'agit bien d'une communauté *sui generis* si l'on se réfère aux trois critères habituels : définition d'un *espace* précis avec ses frontières, développement d'un *sentiment du nous* et présence

² Une seule obligation communautaire est imposée aux pensionnaires : prendre le repas du midi ensemble dans la salle à dîner commune. Le reste des activités peut se dérouler seul ou en petits groupes dans l'appartement de chacun.

d'une *organisation sociale*. Dans une communauté aussi restreinte, il existe des statuts différents, qui répondent non aux critères classiques de l'âge, du revenu et de l'éducation, sans valeur différenciatrice ici, mais à des critères propres à la résidence : de *visibilité*, de *popularité*, de *leadership* et d'*identification politique*.

La socialisation des nouveaux venus aux nouvelles normes et valeurs d'une communauté encore en voie de formation fait l'objet de multiples observations de la part de Ross, qui réussit à participer directement pendant son séjour à l'emménagement et à l'introduction de 50 nouveaux venus.

L'attention de la chercheuse porte principalement sur le réseau des pensionnaires; on saisit moins bien le réseau du personnel et celui de l'extérieur (représenté par la famille, les amis et les voisins, etc.). L'interrelation de ces trois réseaux, qui constitue l'essence de cette communauté, distincte sans doute, mais quand même intégrée dans l'ensemble français, reste dans l'ombre; c'est l'une des critiques que l'on peut adresser à cette étude, dont le principal mérite est d'ouvrir la voie à une anthropologie classique d'isolats culturels dans notre société moderne, urbaine et industrielle.

◆ Barbara Myerhoff et le Centre de jour juif de Los Angeles

Cette voie, une anthropologue américaine, plus expérimentée³, l'emprunte magistralement dans son ouvrage *Number Our Days* (1979), dont l'art de composition est achevé. La recherche dont il résulte a porté pendant quatre ans sur quelque 300 bénéficiaires d'un centre de jour juif en banlieue de Los Angeles; elle a donné lieu au tournage d'un court métrage qui en 1977, sous le même titre, s'est mérité le Academy Award.

La communauté étudiée est plus ouverte et reliée à l'ensemble de la société. Il s'agit en effet, non d'une résidence comme les Floralties où les gens emménagent définitivement et vivent jour et nuit une vie à part, mais d'un centre de jour, de fondation et à direction juives, où une population flottante vient au gré de ses désirs et besoins chercher des services (repas chauds, conférences, consultations, etc.) et des occasions de rencontres (fêtes religieuses ou personnelles, loisirs organisés, etc.). Loin d'être « captive » ou institutionnalisée, la clientèle va et vient librement.

Cette clientèle mobile, qui vit chez soi et garde ses attaches avec la société environnante, provient d'un bassin de quelque 10 000 Juifs américains originaires de Pologne et de l'Europe de l'Est qui ont émigré aux États-Unis à l'âge adulte, ont passé leur vie active dans l'industrie du vête-

³ Barbara Myerhoff était dans la trentaine et assurait jusqu'à récemment la direction du Département d'anthropologie de l'University of Southern California; son ouvrage antérieur *Peyote Hunt, Sacred Journey of the Huichol Indians* s'était mérité le National Book Award.

ment dans la région de New-York et Chicago et ont, pour leur retraite, choisi le climat favorable d'un quartier à proximité de la plage « pacifique » de Los Angeles.

Flottante, cette population présente toutes les caractéristiques d'une communauté particulière où la faiblesse du marqueur *spatial* est largement compensée par la vigueur du *sentiment du nous* qui s'enracine dans une communauté d'origine et de travail, dans une expérience commune des pogroms et de l'immigration et dans une communion aux mêmes valeurs intellectuelles, linguistiques et religieuses et à la même sensibilité qui font de la tradition juive un exemple à part.

D'origine juive elle-même, quoique non-pratiquante, et descendante d'émigrés d'Europe de l'Est, Barbara Myerhoff se trouvait en position d'empathie par rapport à ce groupe. Elle chercha à l'accentuer en prenant des leçons de philosophie juidaïque et de linguistique « yiddish » pour faire oublier son jeune âge et ses titres de docteur et de professeur.

La chercheuse eut recours à la technique de l'observation participante, dont la pratique, dans un tel milieu partiellement ouvert, ne s'avéra pas aussi rentable que pour les Ross aux Floralias. C'est l'histoire de vie qui rapidement apparut la technique à privilégier dans une population au sens historique aussi poussé : elle inspira à Myerhoff une expérience innovatrice dans la recherche-action et conditionna le mode d'exposition de son ouvrage.

L'initiative en question fut d'organiser, en conformité avec son statut de professeur et les habitudes du Centre, un cours hebdomadaire d'*histoire de vie*, auquel participèrent avec régularité et passion une vingtaine de bénéficiaires du Centre. L'enregistrement des interventions en cours, complété par certaines séances à la maison des informateurs les plus prolifiques et co-opératifs, fournit une abondante matière à l'analyse et à l'exposé ultérieurs. L'effet positif de cette initiative, non seulement pour la chercheuse dans la cueillette de ses matériaux mais aussi pour les participants dans la définition consciente et collective d'un sens à leur vie, incite à voir dans cette technique appliquée aux gens âgés un instrument à la fois de recherche *et* d'action sociale (Myerhoff et Tufte 1975).

La facture de l'ouvrage s'en ressent agréablement. Chacun des sept chapitres est centré sur un personnage ou un événement autour duquel jaillissent les informations sur les sinuosités de la recherche, se déroulent les étapes d'une histoire personnelle et sociale mouvementée et se brodent les incidents de la vie quotidienne au Centre. C'est la vieille Basha qui ouvre le premier chapitre de l'enquête, le « philosophe » Shmuel qui initie au yiddish et à la tradition intellectuelle juive en même temps qu'au métier de tailleur; l'incident de la graduation (ch. 3) fait ressortir le rôle du rituel et le sens de l'étude et du savoir chez les Juifs; le chapitre 4 illustre la grandeur et la

décadence de Kominsky, président trop incisif de l'association des bénéficiaires du Centre. La chicane entre Sadie et Anna et la tentative de thérapie de groupe qui en résulte occupent le chapitre 5 avec les commentaires imagés de Shmuel. Au chapitre 6, le vieux Jacob Koved dicte le rituel de son 95^e anniversaire⁴ et met en scène sa propre mort⁵. Les rapports homme-femme chez les Juifs constituent la matière du chapitre 7, ici final, bien que l'épilogue s'interroge sur la possibilité de mettre un terme à une telle recherche.

Comme celui de l'ouvrage, le titre des chapitres emprunte souvent une « sentence » à l'Écriture ou aux personnages du Centre. La qualité de la composition et de l'écriture repose de l'académisme de certains traités anthropologiques et rappelle étrangement le style envoûtant de l'auteur des *Enfants de Sanchez*. Comme quoi, il est possible de fondre art et science même en anthropologie.

▣ Conclusion

La publication de ces deux études en foyer ou centre pour personnes âgées ne reste pas sans écho. Et l'on remarque déjà l'orientation⁶ de jeunes chercheurs (Graham 1982) vers ce type de terrain pour leur thèse de maîtrise.

Il s'agit d'une voie féconde, qui, sans épuiser, loin de là, les ressources de l'anthropologie dans le domaine du vieillissement, démontre qu'il y a encore place pour une anthropologie traditionnelle dans notre propre société : au service d'une population vieillissante, elle devrait permettre, grâce à une meilleure connaissance de la situation, une amélioration de la qualité de la vie dans les institutions.

BIBLIOGRAPHIE

COWGILL D.

1974 « Aging and Modernization : A Revision of the Theory », in Jaber Gubrium (éd.), *Late Life. Communities and Environmental Policy*, Springfield, Charles Thomas Publishers: 123-146.

⁴ La moyenne d'âge des gens au Centre dépasse 80 ans. Le vieillard avait déjà écrit deux autobiographies, l'une à 65 ans et l'autre à 94.

⁵ Barbara Myerhoff reprend l'ensemble de ce chapitre dans l'article « A Symbol Perfected in Death : Continuity and Ritual in the Life and Death of an Elderly Jew », in Myerhoff et Simic, *Life's Career-Aging*: 163-205.

⁶ Brigitte Lamy prépare une thèse de maîtrise sur « la vie quotidienne dans un foyer rural du Bas St-Laurent ».

- COWGILL D. et L. Holmes (éd.)
1972 *Aging and Modernization*. New York: Appleton-Century-Crofts, 331 p.
- GRAHAM J.
1982 « Friendship and Despair : Social Relations in a Long-Term Care Facility in Victoria, B.C. », Communication présentée au Congrès annuel de la Société canadienne d'ethnologie à Vancouver en mai 1982.
- KEITH J.
1980 « The Best Is Yet to Be : Toward an Anthropology of Age », *Annual Review in Anthropology*, 9: 339-364.
- MYERHOFF B.
1979 *Number Our Days*. New York: E.P. Dutton, 306 p.
- MYERHOFF B. et V. Tufte
1975 « Life History as Integration », *The Gerontologist*, XV, 6: 541-543.
- PALMORE E. et K. Manton
1974 « Modernization and Status of the Aged : International Correlations », *Journal of Gerontology*, XXIX, 2: 205-210.
- ROSS J.K.
1974 « Successful Aging in a French Retirement Residence », in Eric Pfeiffer (éd.), *Successful Aging*, Durham, Duke University Press.
1974 « Learning to be Retired : Socialization into a French Retirement Residence », *Journal of Gerontology*, XXIX: 211-223.
1974 « Life Goes On : Social Organization in a French Retirement Residence », in Jaber Gubrium (éd.), *Late Life : Communities and Environmental Policy*, Springfield, Ill.: Charles C. Thomas, 90-120.
1977 *Old People, New Lives : Community Creation in a Retirement Residence*. Chicago: University of Chicago Press, 227 p.
- ROSS J.K. et M.H. Ross
1974 « Participant Observation in Political Research », *Political Methodology*, I, 1: 63-88.
- SHANAS E., P. Townsend, D. Wedderburn, H. Friis, P. Milhj et I. Stehower
1968 *Old People in Three Industrial Societies*. New York: Atherton Press, 478 p.
- SIMMONS L.W.
1945 *The Role of The Aged in Primitive Society*. New Haven: Yale University Press, 317 p.